

## Novalis et l'art de la connaissance du destin

À l'occasion du bicentenaire de la naissance de Novalis l'ensemble d'Eurythmie *Novalis organisa*, en compagnie d'autres collaborateurs, le 7 mai 2022, un "Congrès Novalis" intitulé : *Devenir un être humain c'est un art*, à la Maison Rudolf Steiner de Stuttgart. L'essai qui suit est le produit d'une conférence remaniée que Corinna Gleide a donnée en prélude à cette manifestation.

Lorsqu'on regarde l'époque de Goethe, on voit que Goethe lui-même, mais aussi de nombreux autres esprits, l'ont aussi marquée de leur empreinte et de leur esprit. Lessing posa la question de la renaissance de l'âme humaine dans son ouvrage "*L'éducation du genre humain*"; Herder œuvra en vue d'une nouvelle conception de l'histoire ; l'amitié entre Goethe et Schiller et leur collaboration sur les domaines les plus variés, représentent une sorte de cœur à ce mouvement ; les romantiques, auxquels Novalis appartient aussi, font partie de l'époque de Goethe.

Pour les poètes, philosophes et chercheurs en science naturelle<sup>1</sup> de cette époque, il s'agissait d'acquiescer une compréhension plus profonde de ce qu'est l'être humain dans son essence. Il s'agissait d'un éveil à la dimension de l'être-Je de l'être humain ; la dimension du Je, qui n'est pas à concevoir comme une chose, ou comme quelque chose sur quoi l'on regarde comme une chose achevée, mais où, au contraire, le Je est lui-même agissant. C'est pourquoi être actif fut alors si essentiel, que ce soit dans la contemplation de la nature, dans l'activité artistique ou dans la pensée philosophique, bref, partout où l'homme développait quelque chose de créatif et de nouveau. Par le Je, et du Je lui-même, naissait le nouveau, le monde se métamorphosait. Fichte, en tant que le véritable philosophe-Je, n'a pas seulement produit, avec le Je qui se pose et se saisit lui-même, une performance tout à fait originale, mais il a aussi mis au point avec cela les aspirations de son époque.

En outre — et étroitement liée avec la question du Je — une compréhension de ce qu'est la destinée survint à l'époque de Goethe. La destinée et ce qui tient à la destinée, fut ressentie comme une expression et une empreinte du Je. Sans cette compréhension, Goethe n'eût jamais pu écrire sa biographie comme il l'a fait dans *Dichtung und Wahrheit*. Sa compréhension du destin devient plus évidente encore dans ses romans *Wilhelm Meisters Lehrjahre* et *Wilhelm Meisters Wanderjahre*. Car dans ces deux romans, le développement de Wilhelm Meister est montré dans son essence profonde et tel qu'il se déploie progressivement, pas à pas.

Et un élément tiers appartient en plus à l'empreinte de cette époque : l'idée de la renaissance de l'esprit. Lessing l'avait déjà formulée comme une question, pour la première fois en 1774, dans son *Erziehung des Menschengeschlechts* [*L'éducation du genre humain*]. Mais en suivant des étapes idéellement compréhensibles qui le mènent à cette conclusion formulée sous forme de question. Si nous regardons chez Goethe, il y a aussi cette idée, par exemple dans le poème :

### *Gesang der Geister über den Wassern*

*Des Menschen Seele  
Gleicht dem Wasser  
Vom Himmel kommt es  
Zum Himmel steigt es  
Und wieder nieder  
Zur Erde muß es  
Ewig wechselnd.<sup>2</sup>*

### Chant des Esprits sur les Eaux

L'âme de l'être humain  
Ressemble à l'eau  
Du ciel elle descend  
Au ciel elle s'élève  
Et de nouveau ici-bas

1 À côté de Goethe lui-même, il ne faut pas oublier ici les investigateurs de la nature qui appartenaient au mouvement romantique, par exemple, Johann Wilhelm Ritter (1776-1810).

2 Johann Wolfgang von Goethe : *Werke* (Œuvre) Édition de Hambourg, Vol 1, Munich 1981,p.143.

Goethe avait plutôt tendance à une certaine réserve en maintes chose. Or, dans sa correspondance avec Charlotte von Stein, et donc dans un cadre totalement familial, se trouve aussi l'idée d'un retour ici-bas, ainsi ce passage : « *Qu'il est bon que l'homme meure pour n'effacer que les impressions et revenir à la vie.* »<sup>3</sup>. L'essence de l'être humain en tant que Je-agissant et, reliées à celle-ci, l'idée d'évolution, la compréhension du destin et de la re-naissance dans un cadre déterminé, sont donc les idées fondamentales de cette époque.

### La rencontre avec Schiller

Des constellations humaines aux aspirations spirituelles apparentées entre les êtres humains, comme ce fut hautement le cas à l'époque de Goethe, ne sont pas fortuites. Des âmes humaines se connaissent depuis des milliers d'années et elles préparent une action commune sur la Terre avant leur naissance.

Regardons brièvement la jeunesse de Novalis ; il naît le 2 mai 1772, sous le nom de Georg Philipp Friedrich von Hardenberg à Oberwiederstedt près de Hettstedt, un village sur les contreforts sud du Harz. L'ambiance était très calme là-bas et aussi très provinciale. On n'avait rien reçu des développements culturels ou d'autres nouveautés dans le monde. C'était une zone minière où l'argent, et surtout le cuivre, étaient extraits. Le père était professionnellement impliqué dans l'exploitation minière. Onze enfants sont nés dans la famille, dont plusieurs n'ont pas vécu longtemps. "Fritz", comme on appelait le petit Friedrich, était le second, il avait une sœur plus âgée que lui et trois frères plus jeunes, parmi lesquels Erasmus était son favori. Adulte il resta encore très lié avec lui et ils entretenirent une correspondance suivie.

"Fritz" était un enfant très rêveur et de santé délicate, dans son développement corporel et intérieur, en retard par rapport aux enfants de son âge. Un enfant qui ne s'éveillait que peu à peu. Ainsi le père ne vit tout d'abord pas ses dons, alors que la mère encouragea son talent poétique. À partir de 1785, la famille résida au château de Weißenfels, dans la Thuringe, pas très loin de Leipzig, Iéna et Weimar. Friedrich était doté d'une riche imagination. Il y avait un jeu d'enfant : Chacun des trois frères plus jeunes avait à représenter un génie, du ciel, de l'eau et de la Terre et le dimanche, toujours, ils se réunissaient autour de Friedrich qui leur racontait, en puisant au trésor de son imagination, ce qui s'était passé entre temps dans les divers règnes avec les génies. Outre une place pour le jeu à profusion, il y avait naturellement l'étude qui dans les milieux de la noblesse, se passait dans le cadre privé, avec un précepteur.

Le père de Friedrich von Hardenberg voulait qu'il s'orientât vers le service de l'état. Or, pour cela, il fallait suivre et achever des études en jurisprudence. Et certes à Leipzig où, en effet, Goethe, 25 ans plus tôt avait pareillement étudié la jurisprudence. En 1790, Friedrich von Hardenberg est tout d'abord à Iéna. Il était alors en quête de sa propre orientation et de sa détermination, un jeune homme ouvert et rempli d'attentes envers ce qu'il rencontrerait, enthousiaste dans l'exaltation du cœur (*Gemüt*) et du penser.

Là, à Iéna, il apprit à connaître Schiller, alors qu'il avait 19 ans ! Depuis peu, Schiller enseignait dans la cadre du professorat d'histoire, par l'entremise de Goethe. Il avait 31 ans, de 13 ans plus âgé seulement que Friedrich. C'est important qu'il n'y avait que 13 ans entre eux. Car une certaine proximité put naître ainsi entre eux ; une relation à la fois directe et aussi personnelle. Les cours que donnait Schiller faisaient l'objet de toutes les conversations. Il parlait d'histoire universelle. Rüdiger Safranski en juge de la manière suivante, dans sa biographie consacrée à Schiller: « En ce qui concerne l'éclat littéraire de sa présentation, l'historien Schiller demeure sans égal jusqu'à aujourd'hui. »<sup>4</sup> Novalis assista au cours sur la « Mission de Moïse » et sur les Croisades. L'idéalisme de Schiller se mit à illuminer le plus jeune, à l'enflammer et à l'imprégner profondément. Chez Friedrich von Hardenberg, cela éveilla quelque peu son génie propre. Car ainsi, tout en s'affranchissant de la maison parentale, ce qu'il adviendrait de lui ne s'était guère encore cristallisé.

3 Lettre de Johann Wolfgang von Goethe à Charlotte von Stein du 2 juillet 1781, citée d'après Erich & Annemarie Ruprecht (éditeurs) : *Tod und Unsterblichkeit [Mort et immortalité]*, vol. 2, *Goethezeit und Romantik [Époque de Goethe et romantisme]*, Stuttgart 1993, p.115.

4 Rüdiger Safranski : *Schiller oder die Erfindung des Deutschen Idealismus [Schiller ou la découverte de l'idéalisme allemand]*, Munich & Vienne 2004, p.342.

## Un idéalisme opérant sur la vie

Pourtant ces cours durent s'interrompre. Schiller tomba brusquement malade : une pneumonie doublée d'une pleurésie. Pour la première fois, la maladie se déclara qui devait l'emporter, 14 ans plus tard. À présent il est déjà en danger de mort pendant plusieurs jours. À plusieurs reprises sa conscience diminue sous l'effet de la douleur et de l'épuisement, les étudiants le veillent. Ainsi Friedrich von Hardenberg, qui aimait et vénérât intimement son professeur, en vint-il à l'approcher sur son lit de malade, pour la première fois. Il le veilla ainsi quelques nuits, lui prodigua ses soins, lui essuyant le front trempé de sueur. Dans une lettre adressée à Carl Leonard Reinhold, quelques mois plus tard, il en fait part ainsi :

Ah, désigné-je seulement Schiller, une légion de sentiments se met à vivre alors aussitôt en moi ... et ensuite la pensée me perturbe qu'un tel homme fût si proche de l'anéantissement, Schiller, qui représente plus qu'un million d'hommes du quotidien ... aussi j'en tremble involontairement encore *a posteriori* face à ma propre existence et un gémissement se presse entre mes lèvres, dans lequel se concentre toute la foi en une main supérieure, dirigeant les fils [de la destinée, *ndt*] en étant remplie de tout l'amour et de la compassion à l'égard de l'humanité ... N'eût-il jamais parlé avec moi, ni pris part en moi, ne m'eût-il jamais remarqué, mon cœur serait resté immuable ; car je reconnais en lui le génie supérieur qui règne sur les siècles ... lui plaire, le servir, éveillé en lui ne serait-ce qu'un petit intérêt à mon égard, ce fut dès lors l'objet de ma pensée le jour et l'ultime idée sur laquelle ma conscience s'éteignait le soir.<sup>5</sup>

L'effet que Schiller exerça sur l'esprit de Novalis, qui était en train de s'éveiller, fut très puissant. Dans une autre lettre, on peut reconnaître la puissance du regard de Schiller lorsqu'ils se virent la première fois. Et il concéda aussi alors combien il eût tout donné pour la relation et l'amitié avec Schiller et même ce qu'il avait de plus cher.

Son regard me précipita dans la poussière et me remit aussitôt debout. Je lui offris la confiance la plus parfaite et illimitée dans les premières minutes et jamais il ne me blâma que mon cadeau eût été offert trop étourdiment ... Une maîtresse, je l'aurais arrachée de mon cœur en pleurant pour lui, si la Providence avait exigé un si dur sacrifice ...<sup>6</sup>

Les paroles de Friedrich von Hardenberg révèlent quelque chose de la vénération, de l'amour et de la confiance inconditionnelle qu'il apporta dans sa rencontre avec Schiller

La rencontre avec Friedrich Schiller fut pour Novalis une rencontre opérante du destin. Elle le conduisit à une rencontre de soi et à une appréhension de soi. Ce qu'il perçut chez cet autrui, son aîné de 13 ans, ce fut son aspiration inébranlable, le sérieux de sa conception de la vie, sa rigueur à l'égard de soi-même. Schiller a été confronté à la mort dès son plus jeune âge. Dès l'époque où il étudia la médecine, l'énigme de la mort fut toujours pour lui une incitation permanente. Ce point final de toute vie humaine, il l'a transformé et "élevé", dans une confrontation existentielle impliquant la vie de l'âme et celle de l'esprit. Il en résulta son "idéalisme opérant sur la vie", au sens d'une vertu, qui, parce qu'il l'arracha au thème de la mort en luttant, peut aussi prendre consistance dans la vie.

Or Novalis ressentit cette vertu dans sa rencontre avec Schiller. Elle fut pour lui une instigation profonde pour dégager par son travail ses idéaux propres et sa propre orientation. Son esprit fut sérieusement interpellé par cette rencontre avec Schiller et il commença à s'éveiller. Novalis avait en effet aussi quelque chose du "frère au pied-léger" (*Bruder-Leichtfuß*), il affectionnait de se trouver au milieu des filles, il s'amusait volontiers, était ouvert à tout et à tous. Cela était aussi totalement charmant — mais justement sans ce sérieux de la vie et cet idéalisme pénétrant de Schiller. Ainsi devait-il effectivement connaître ses propres expériences avec la mort et son surmontement. Chez Schiller il éprouve un être humain qui, dans son genre, avait surmonté la mort. Et là on peut apercevoir un langage de la destinée.

## Rencontre avec Friedrich Schlegel

Novalis étudia effectivement par la suite la jurisprudence à Leipzig. Mais il s'occupait de préférence de poésie et avant tout de philosophie. C'est en 1792 qu'il fait la connaissance des deux frères Schlegel. C'est Friedrich Schlegel qui parle tout d'abord de Friedrich von Hardenberg à son frère August Wilhelm, dans une lettre de janvier 1792 :

5 Cité d'après Rüdiger Safranski, *op. cit.* p.343.

6 Cité d'après Florian Roder : *Novalis. Die Verwandlung des Menzschens [La transformation de l'être humain]*, Stuttgart 1992.

Je dois pourtant te raconter une chose : Le destin m'a remis entre les mains un jeune homme à partir duquel tout peut arriver. — Il me plût beaucoup et je vins à sa rencontre ; étant donné qu'il m'ouvrit largement bientôt le temple de son cœur. En lui, j'y trouvai une place et je me mis en recherche. Un homme encore très jeune — d'une éducation de qualité, d'un visage aux traits fins avec des yeux noirs, d'une expression splendide, lorsque avec feu, il parle de quelque chose de beau — un feu indescriptible — il parle trois plus et trois fois plus vite que nous-autres — il est de la plus vive conceptualisation et de la plus vive sensibilité. L'étude de la philosophie lui a donné une légèreté somptueuse dans la construction des belles idées philosophiques. Il ne s'agit pas tant du vrai que plutôt du beau — ses auteurs favoris sont Platon et Hemsterhuis — avec un enflammement sauvage, il me fit part, lors de l'une de nos premières soirées, de son opinion — qu'il ne dût point y avoir du tout de mal dans le monde — et que tout s'approchât d'un nouvel âge d'or, Jamais je ne vis un tel enjouement de la jeunesse. Son sentiment a une certaine pudicité qui a son fondement dans l'âme et non pas dans l'inexpérience. Car il a beaucoup fréquenté la société (il fait aussitôt la connaissance de tout le monde) durant un an à Iéna où il est bien connu des plus beaux esprits et philosophes, en particulier Schiller. Pourtant il est devenu un étudiant à part entière à Iéna et il s'est souvent battu, à ce que j'ai entendu dire. — Il est très joyeux, très doux et il adopte pour l'instant toutes les formes qu'on lui impose.<sup>7</sup>

Friedrich Schlegel vit, pour ainsi dire au premier coup d'œil, les dons, la grandeur et ce qui est important chez Novalis. C'est assurément cette description si impressionnante de l'essence de Novalis, dans cette lettre scintillante, qui a marqué si profondément l'image que nous avons en nous de lui. En rapport avec la caractérisation que Novalis, selon Schlegel, est un "très jeune homme" il est intéressant que Friedrich Schlegel et Friedrich von Hardenberg étaient nés la même année ! Schlegel est né le 10 mars 1772, Friedrich von Hardenberg est né le 2 mai. La caractérisation de Schlegel nous donne en même temps une très bonne image du stade où se trouvait alors Novalis à cette époque. C'était un esprit pétillant, extrêmement doué et rapide dans sa compréhension, mais encore non-formé, comme venant du lointain. Il y avait quelque chose d'enfantin en lui qui n'était pas encore parvenu totalement à la conformité aux lois de ce monde. Or, si Schlegel et Novalis sont nés la même année, ils étaient en même temps totalement opposés.

Friedrich Schlegel lui-même était un être humain totalement compliqué. Il a dû faire face à beaucoup de résistance. Et il a fait ce qu'il est devenu en s'opposant à son entourage. Il n'avait aucun arrière-plan familial qui lui fût harmonieux et s'est même refusé à tout développement harmonieux. Il portait en lui-même quelque chose de dysharmonieux. Ainsi se caractérisai-il, lui-même : « Je ressens moi-même constamment une dissonance en moi et je dois me résoudre à admettre que je ne suis guère aimable ... »<sup>8</sup> Chez Novalis, il éprouva fortement la protection qui est apportée par l'entourage qui lui avait manqué . Et il écrivit à son ami :

La différence entre nous c'est que toi tu découvris à l'arrivée un pays natal dont la bonne nature te forma. Ta détermination c'est de rester fidèle à ta maison, de l'anoblir et de l'enjoliver. Moi, réfugié, je n'ai pas de maison, je fus repoussé depuis l'infini (le Caïn de l'univers) et je dois m'édifier et m'unifier moi-même à partir de mon cœur et de ma tête.<sup>9</sup>

Il se désignait comme le « Caïn de l'univers »: nu, sans pays natal, sans maison. Novalis était harmonieux, la « bonne nature » lui avait tout offert. Ainsi pouvait-il se rattacher constamment à tout ce qui continuait de se développer ; il ne devait rien rejeter, ni s'opposer à rien. Schlegel et Novalis eurent un échange épistolaire très intense à partir de 1793, d'autant qu'ils provenaient d'arrière-plans spirituels différents. Et que ceci fut précisément la cause que, dans leur opposition, ils se complétaient mutuellement d'une manière très profonde — et qu'ils appréciaient, voyaient et aimaient chez l'autre, la qualité de son altérité. Mais cela signifiait naturellement aussi qu'ils durent faire un bout de chemin ensemble.

Par la relation avec Sophie von Kühn et par la mort prématurée de celle-ci, l'élément spirituel qui était entièrement adonné à l'essentiel, au suprasensible, entra par la suite plus tardivement chez Novalis, qui plaçait fortement le terrestre seulement comme une expression. Un tel élément était aussi prédisposé

7 Cité d'après Gerhard Schulz : *Novalis*, Reinbek bei Hamburg 1979, p.35.

8 Cité d'après Clemens Horvat : *Friedrich Schlegel und Novalis im Spiegel ihres Briefwechsel (Friedrich Schlegel et Novalis dans l'imaginaire reflet de leur correspondance)* : dans *die Drei* 3/2018, p.15. [Non traduit à ma connaissance, ndt]

9 *Ebd.*

chez lui, mais au travers des événements de la destinée autour de la mort de Sophie, il fit naître seulement cet aspect en son essence. Ce qui n'était que dissimulé, voilé jusque-là, se manifesta dès lors. Et Friedrich Schlegel perçut tout cela chez son ami. Lui-même, à son propre regret, était beaucoup plus terrestre et d'ici-bas. Après la mort de Sophie, il écrivit à Novalis qu'il l'accompagnait totalement.

Tu ne crois pas à quel point je suis totalement auprès de toi, et comment je puis t'accompagner et entrer totalement dans ta situation. Mais je t'assure que je pourrais souvent trouver enviable d'avoir eu une telle perte. Tu ne peux pas savoir comme je ressens souvent un vide qui restera peut-être toujours.<sup>10</sup>

Schlegel pressentit la vie supérieure chez Novalis et la subtilité que celle-ci avait à faire avec la mort de Sophie von Kühn. Il enviait même Novalis pour cela. Car, chez lui, comme il l'exprimait lui-même, il y avait un "vide", il lui manquait quelque chose. Cela l'oppressait et il en souffrait. Et je trouve cela extraordinaire ! Car si l'on est si différent et que l'un manque de quelque chose dans lequel l'autre vit naturellement, cela peut aussi conduire à une répulsion ou à une incompréhension. Or, c'est justement cette différence qui les a rapprochés, car ils ont compris à quel point ils étaient complémentaires : du côté de Novalis : la "vie supérieure", chez Friedrich Schlegel, le "réalisme", la capacité d'appréhender et de décrire exactement l'autre.

Au moment où Schlegel redécouvrit la religion en soi, en 1798, et conçu le plan d'écrire une bible et qu'il voulut créer une nouvelle religion, cela le conduisit encore au plus près de Novalis :

Je commence véritablement seulement à te comprendre. J'ai eu quelques révélations ces derniers temps, et je te comprendrais mieux maintenant que je comprends la religion.[...] En ce qui me concerne, le but de mes projets littéraires c'est d'écrire une nouvelle Bible et de marcher sur les traces de Luther et de Muhammad.<sup>11</sup>

Novalis répondit : « Ta lettre m'a renforcé dans la conviction de la nécessité d'une existence commune. Si tu te retrouves de plus en plus en moi, moi je me reconnais aussi de mon côté de plus en plus en toi. »<sup>12</sup> Et il lui écrit comment, lui aussi, est en venu à l'idée de la Bible comme « le livre des livres », et qu'il y travaillait. Ainsi le projet de Bible naquit-il en commun. Et la relation mutuelle entre les deux, prit-elle de même un cours religieux — à l'occasion de quoi ce qui était différent devint commun. Car pour Schlegel, il s'agissait d'une Bible au sens littéral, avec laquelle il voulait fonder une nouvelle religion. Pour Novalis, il s'agissait de tout transcender par une religion à partir de l'esprit, d'une religion nouvelle au sens de l'idéalisme magique. Mais toutes deux s'enracinaient à la fois dans le même esprit que Novalis appelait connaissance du Christ, ou "Sophia du Christ". Les deux visaient un Christicisme<sup>(\*)</sup> cosmique.

J'éprouve réellement comme quelque chose d'émouvant et de très futuriste cette immense intimité et le caractère concret de la rencontre et de l'interpénétration des essences dans toutes leur grandes diversités. Ceci aussi est un signe de la destinée.

### La rencontre avec Sophie von Kühn

Dans les années 1799/1800, Novalis avait rédigé et publié les *Hymnes à la nuit* et les *Chants spirituels* [aussi traduits en français par "*Chants religieux*" chez *nrf* - Poésie/Gallimard, *ndt*], un recueil de 13 poésies. Les manuscrits sont datés de 1797. De ces œuvres resplendit vers nous une expérience spirituelle d'une incroyable profondeur et intimité. La cellule primordiale et le point germinal de ces poésies remontent à la mort de Sophie von Kühn.

Pourtant revenons quelques pas en arrière. Après ses études à Leipzig, Novalis travailla comme Actuaire au bureau du district de Tennstedt. En tant qu'actuaire, il avait des tâches étatiques à accomplir, des querelles douanières à régler, des actes testamentaires à négocier, il avait à trancher des querelles frontalières, souvent avec un mètre pliant en main. Novalis était à l'époque âgé de 22 ans. Le processus d'en arriver-à-soi-même, dont il s'agissait déjà lors de sa rencontre avec Friedrich Schiller était encore en oeuvre.

10 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.20.

11 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.22.

12 Cité d'après *ebd*.

(\*) Je n'hésite pas ici à traduire *Christentum* non pas au sens du "christianisme classique, historique et malheureusement souvent "romain", mais plutôt par "*Christicisme*" ici, car la suite de cette présentation est suffisamment explicite dans ce sens, surtout si on connaît un peu l'anthroposophie de Rudolf Steiner. *Ndt*

C'était le 17 novembre 1794. Il avait été invité par un jeune officier de la ville voisine de Grüningen à rendre une visite dans un château de campagne. C'est là qu'il vit Sophie von Kühn pour la première fois. Elle avait 12 ans, encore une enfant. La transformation chez Novalis s'accomplit en quelques minutes. Tout ce qu'il avait été et fait jusqu'à présent se détacha de lui. Avec la même certitude dont il était sûr de son existence, il sut aussitôt combien il était profondément unie à elle : « Un quart d'heure m'a déterminé. »<sup>13</sup>, écrivit-il à Erasmus. Dès lors Novalis était changé. Il devint un invité volontiers en vue à Grüningen. Avec le père et les sœurs de Sophie, cette proximité des êtres apparentés existait aussi. En mars 1795, eurent lieu les fiançailles avec Sophie. Elle tomba gravement malade la même année. Lorsqu'on se demande ce qui émut et motiva tant Novalis, on en arrive alors à une qualité intérieure. Extérieurement Sophie était vraiment insignifiante, encore une enfant. C'est tout juste si Novalis pouvait mener une conversation avec elle. Mais elle avait un rayonnement moral— que remarqua du reste, Goethe lui-même, lorsqu'il fit la connaissance de Sophie von Kühn.<sup>14</sup> Pour Novalis, c'était comme s'il la ressentait mentalement au-dessus et à côté de lui. Mais ce qu'il ressentait était aussi une énigme pour lui ; il ne pouvait pas véritablement comprendre cela. Il portait un médaillon, sur lequel étaient gravés les mots : "*Sophia sey mein Schutz Geist*"<sup>15</sup>. Je crois que cela exprime bien le comment de la relation.

L'essence de Sophie et la relation avec elle qui dépend du destin, conduisit Novalis à l'éveil à son Je supérieur. Il la mettait en relation de dépendance avec ce qu'il pratiquait avec amour, pour préciser l'exercice de la philosophie. Dans un passage d'une lettre, il le précise : « Mon étude favorite signifie au fond comme ma fiancée. Elle s'appelle *Sophia* — Philosophie est l'âme de ma vie et la clef vers mon soi le plus intime.<sup>16</sup> » Dans cette présence à l'esprit que Novalis ressentait, là où Sophie était ressentie comme son esprit protecteur près de lui, il y a comme une impulsion de résurrection. Car ce qui était décisif ici, ce, n'était pas le lien terrestre avec l'être terrestre, mais au contraire, le lien avec l'essence céleste-spirituelle qui l'éveilla de plus en plus à lui-même. Car dans cette présence de l'être dont il remarque l'essence céleste, il ressent lui-même son propre Soi spirituel.

Déjà avant la mort de Sophie — elle fut entre temps un deuxième fois gravement malade — Novalis pressentait que la percée à jour réelle vers le suprasensible dépendrait de la mort de sa fiancée. Il lui fit son "à-Dieu", le 10 mars 1797. C'était neuf jours avant sa mort. Entièrement dévoué, il a beaucoup souffert de sa douleur et de son état général, au point qu'il ne pouvait guère le supporter plus longtemps. Dans le même temps la douleur de l' à-Dieu sur-rayonnait d'une étrange humeur joyeuse :

L'adieu d'elle reste pour moi une énigme perpétuelle. Même si le souvenir de ce jour me hante encore, il était vraiment étrangement joyeux. Comme les chevaux étaient attelés - à la fin, j'ai perdu toute consolation et j'ai pris mon chapeau - Les larmes et le chagrin ont disparu - Mon cœur battait tranquillement - Je l'ai embrassée longuement et chaleureusement - J'ai même pensé que c'était la dernière étreinte - Elle m'a demandé de revenir bientôt, a ordonné de saluer tout le monde - J'ai embrassé tout le monde silencieusement et avec joie - Incroyablement heureux, j'ai regardé encore une fois cette seule, belle et céleste figure en sortant - et il en serait ainsi encore quelque temps.<sup>17</sup>

Le 19 mars, Sophie von Kühn s'est endormie doucement. Elle avait 15 ans. Un mois plus tard, Erasmus, son frère préféré, décédait à son tour. Il s'ensuivit une brève période de profonde tristesse. Un mois après la mort, il commença à amorcer le revirement de son âme qu'il avait déjà pressenti. Il eut une "pensée de but" : "Ne devrais-je pas remercier Dieu de m'avoir fait connaître si tôt ma vocation pour l'éternité ?".<sup>18</sup>

### Percée dans le spirituel

La mort de Sophie devint pour Novalis la clef de sa vie future — ainsi l'écrivit-il à Friedrich Schlegel. Il prit donc ses distances de la douleur restreinte à lui-même. Ce fut la condition préalable à ce qu'il décèle en lui une vertu, une énergie sur laquelle la mort ne pouvait plus guère avoir de prise. Dans une lettre, il déclara à ce sujet : « Je suis totalement en paix — la vertu qui relève de la mort, je l'ai totalement de nouveau acquise — mon essence a repris unité et forme — une existence future germe déjà en moi. »<sup>19</sup>

13 Cité d'après Florian Roder : *Novalis, op. cit.*, p.156.

14 Voir à l'endroit cité précédemment, p.163.

15 Voir à l'endroit cité précédemment, p.164. "Sophie sois mon esprit protecteur" *ndt.*

16 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.207.

17 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.237.

18 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.239.

19 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.246.

Le monde extérieur lui devint étranger, intérieurement, pourtant, il devint de plus en plus clair. Le 22 mai 1797, il écrivit : « Le monde autour de moi devient de plus en plus étranger — les choses autour de moi de plus en plus indifférentes. Davantage cela s'éclaircit en ce qui me concerne et en moi. »<sup>20</sup>

Il se mit à éprouver de plus en plus de moment où il ressentait la proximité de l'âme de Sophie. Et il se mit en quête de son essence supérieure, il voulut en faire l'expérience plus clairement que dans l'état d'en être affecté jusqu'à présent. Il voulut aussi y œuvrer de manière philosophique. L'idée de « l'*ordo inversus* », le retournement de ce à quoi l'on aspire qui est censé mener du détail au tout, le préoccupa dès lors. Il s'agissait alors, non seulement de parvenir à l'idée, mais plutôt avec l'être entier, de parvenir à cette "sphère-là" dont il s'était acquis la qualité dans le contexte de ses études de Fichte.

Ainsi l'âme de Novalis fut-elle apprêtée au moment où survinrent plusieurs percées dans le spirituel. Ce fut le 13 mai. Il se rendit comme d'habitude à la tombe de Sophie — celle-ci est restée jusqu'à aujourd'hui dans le cimetière de Grüningen, un très bel endroit paisible, quelque chose qui est surélevé au-dessus du village. Il s'y plongeait dans le recueillement et la méditation, pour se relier à Sophie. Il en décrit l'expérience ainsi : « Au soir, je me rendis auprès de Sophie. J'y fus d'une manière indescriptible de bon cœur — moments d'éclairs jaillissant d'enthousiasme — je soufflai sur la tombe comme la poussière devant moi — des siècles étaient comme des moments — sa proximité me devint perceptible — Je crus qu'elle fût toujours censée à tout moment de s'avancer vers moi. »<sup>21</sup> »

Si on laisse agir sur soi cette description et qu'on y adjoint le troisième *hymne à la nuit* qui décrit cette expérience, où il est dit : « ... et par un coup se rompit le lien natal — la chaîne de lumière,<sup>22</sup> » alors il devient évident qu'il s'agit ici d'une expérience d'éveil, par une irruption dans ce qu'il appelle "nuit" dans ces hymnes. La naissance s'accomplit ici, chez Novalis, d'une essence-Je [ou "jé-ité", selon le philosophe Salvatore Lavecchia, *ndt*] indépendante du sensoriel. Son âme s'appréhende en dehors du corps vivant tandis qu'elle sort de son réduit et entre dans l'élément "sphérique" : « et sur le paysage flottait mon esprit libéré de ses liens, né à nouveau. », la tombe devint insignifiante, « Le tertre n'était plus qu'un nuage de poussière »<sup>23</sup>. L'expérience du temps change aussi complètement.

La mort de sa Bien-Aimée signifiait pour Novalis une mort à-soi. Dans son âme, il a passé le seuil de la mort avec elle et il est né de ce fait à sa Jé-ité supérieure. Et cela a totalement modifié son regard sur le monde. Ainsi en vint-il à des expériences où, dans une incroyable immédiateté et évidence, il s'adresse au Christ en tant que celui dont la lumière et l'amour traversent tout, où resplendit le fait que le Christ est l'Esprit de la Terre. Là où, vu à partir d'aujourd'hui, on peut deviner quelque chose de ce qui sera plus tard appelé dans l'anthroposophie, l'apparition du Christ dans le monde éthérique — c'est-à-dire dans la nature et dans l'espace interstitiel de la rencontre avec autrui.

## L'hymne sur le Christ

Lorsque Novalis prépara la version imprimée des *Hymnes à la nuit* pour l'*Athenäum* [la revue éditée par Schlegel, *ndt*], il décida de ne pas imprimer un hymne.<sup>24</sup> Celui-ci ne se trouve que dans son manuscrit, mais il a été aujourd'hui inclus dans la grande édition Kohlhammer. La raison pour laquelle il ne voulait pas qu'il fût imprimé alors est possiblement due au fait qu'il se réfère si directement au Christ et qu'il avait le respect humain de ne pas le crier sur tous les toits :

20 *Ebd.*

21 Cité d'après à l'endroit cité précédemment, p.252.

22 Novalis : *Werke - Œuvres* Vol. 1, éditées par Paul Kluckhohn & Richard Saluel, Stuttgart 1960, p.135.

[« Un jour que je versais amèrement des larmes, que défait en douleur, mon espérance allait s'évanouir, — et j'étais solitaire, debout près de ce tertre aride qui, dans son lieu obscur et resserré, détenait l'être de ma vie — solitaire comme aucun solitaire n'avait jamais été — oppressé d'une angoisse indicible, à bout de forces, plus rien qu'un souffle de détresse... Comme alors je quêtai des yeux quelque secours, ne pouvant ni avancer, ni reculer non plus, un immense regret me retenait à la vie qui fuyait, s'éteignait ; — alors du fond des bleus lointains, de ces hauteurs de ma félicité ancienne, vint un frisson crépusculaire, — et par un coup se rompit le lien natal : la chaîne de lumière.

Loin s'est enfiée la terrestre splendeur, et avec elle ma désolation : — le flot de mélancolie est allé se résoudre en un nouveau, un insondable monde. O nocturne enthousiasme, toi le sommeil du ciel tu m'emportas : — le site s'enlevait doucement en hauteur, et sur le paysage flottait mon esprit libéré de ses liens, né à nouveau. Le tertre n'était plus qu'un nuage de poussière, que transperçait mon regard pour contempler la radieuse transfiguration de la Bien-Aimée. L'éternité reposait en ses yeux — J'étreignis ses mains, et ce fut une étincelle, un indéfectible lien que nous firent les larmes. Les millénaires passaient au loin comme un orage. Et ce furent des larmes d'extase que je versai sur son épaule, au seuil de la vie nouvelle.

Ce fut là le premier, l'unique rêve, — et depuis lors, à jamais, je sens en moi une foi éternelle, immuable, en le ciel de la Nuit et sa lumière, la Bien-Aimée. » (Novalis : 3<sup>ème</sup> *Hymne à la nuit* — *nrf* — Poésie/Gallimard 1975, traduit en français et présenté par Armel Guerne) *Ndt*]

23 *Ebd.* [voir les passages soulignés en gras par le traducteur, *ndt*]

24 Les développements suivants se rattachent à la conférence que Michaela Glöckler tint lors du congrès Novalis sur les *Hymnes à la nuit*. Elle parla pleinement à partir de la présence de l'esprit, sans manuscrit. S'il y en avait eu un, je lui eusse demandé si l'on eût pu envisager un article pour *Die Drei*. Car elle apporta alors des points de vie importants et nouveaux. Comme le temps fut trop court, cela ne fut pas possible avant la clôture de la rédaction, en raison de sa charge de travail et faute d'un texte pré-existant.

Von ihm will ich reden  
Und liebend verkünden  
Solange ich  
Unter Menschen noch bin.  
Denn ohne ihn  
Was wär unser Geschlecht,  
Und was sprächen die Menschen,  
Wenn sie nicht sprechen von ihm  
Ihrem Stifter,  
Ihrem Geiste.<sup>25</sup>

De Lui je veux parler  
Et affectueux prêcher  
Tant que je suis  
Encore parmi les humains.  
Car sans Lui  
Que serait notre engeance  
Et que diraient les humains,  
S'ils ne parlaient pas de Lui  
Leur Créateur  
Leur Esprit.

Rudolf Steiner n'a eu de cesse, et aussi avant son "ultime allocution", de se relier ainsi à Novalis de sorte qu'il était évident combien lui-même se rattachait profondément à lui, comment il mettait aussi les tâches de la Société anthroposophique directement en relation avec ce qui émanait de Novalis. Lors de la fondation de la Société anthroposophique, le 29 décembre 1912, à Cologne, il évoqua les *Chants spirituels*, en conclusion à la récitation de Marie Steiner, dans la matinée sur son allocution : "*Novalis comme annonciateur de l'impulsion du Christ à appréhender spirituellement* et il commença la conférence par les mots suivants :

Lorsque nous écoutons de cette manière les battements du cœur de notre cher Novalis, par lesquels il savait annoncer si intimement la mission du Christ, nous ressentons quelque chose de la justification de notre courant spirituel, car nous sentons qu'à partir d'une personnalité dont toute la façon d'être est profondément à la hauteur de toutes les énigmes et mystères du monde, nous sentons, comment afflue d'elle quelque chose comme la nostalgie à l'égard de ces mondes spirituels que l'être humain nouveau doit rechercher justement par cette contemplation du monde, à laquelle nous nous efforçons.<sup>26</sup>

### **Die Drei 3/2022.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Corinna Gleide** est née en 1964. Elle fit des études de philologies allemande et anglaise, d'histoire et de pédagogie à Tübingen et Leeds (U.K.) et Berlin. En 2002 elle co-fonda l'Institut D. N. Dunlop pour la formation anthroposophique des adultes, recherche sociale et conseil à Heidelberg, ([www.dndunlop-institut.de](http://www.dndunlop-institut.de)). Elle est chargée de cours de pédagogie Waldorf aux séminaires des éducateurs de Mannheim et de Stuttgart. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages et depuis 2015 rédactrice de **Die Drei**. Les points forts de son activité de conférencière sont la méditation et le cheminement cognitif anthroposophique, la christologie et le Graal, ainsi que les processus de formation de communauté.

25 Novalis, *op. cit.*, p.140. L'hymne s'y trouve imprimé entre les 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> hymnes.

26 Rudolf Steiner : *Erfahrungen des Übersinnlichen. Die drei Wege der Seele zu Christus [Pratique du suprasensible. Les trois cheminements de l'âme vers le Christ]* (GA 143), Dornach 1994, p.233.